

31 Oct 1980

LAISSE BÉTON

# Biennale III l'architecture

Biennale clap troisième ! Une nostalgie bien forte mais aussi des enjeux pour notre vie et un terrain de luttes.

PIERRE COURCELLES

La XI<sup>e</sup> Biennale de Paris, décidément, marque le temps venu, et pour certains attendu, des discours (précédant des pratiques ?) en RE. La section art plastique offre maints exemples de *retour à et de néo*, la section architecture est elle aussi dominée par un élan vers le passé encore chaud et les maîtres mots s'énoncent : *retrouver-renouer-revisiter-restituer-repenser-redécouvrir-recycler-reconvertir-restructurer*, et jusqu'au provocant *revenir en arrière* que clame Maurice Culot dans un plaidoyer en faveur de la nostalgie et de l'*imitation de la culture architecturale et urbaine préindustrielle*.

Placée sous le titre *A la recherche de l'urbanité-savoir faire la ville, savoir vivre la ville*, cette première exposition d'architecture organisée par la Biennale de Paris n'échappe donc pas à cette recherche du temps perdu que l'année du patrimoine est venue en quelque sorte officialiser. C'est dire qu'elle est parcourue de voies utopiques, et directement visée par des tendances passéistes qui ne peuvent que servir à leur tour l'idéologie de repli fribus suscitée par la crise actuelle. Et, bien entendu, ici comme à la Biennale de Venise la querelle modernistes/post-modernistes est ouverte – ici plutôt implicitement. Le Corbusier serait l'architecte-prophète-de-malheur, *il a donné le mauvais exemple* – mais la question n'est-elle pas celle du dévoilement et de l'exploitation technocratique des principes, de la théorie ? Cette lutte, les représentants des usagers du quartier des Halles l'analysent à leur façon : ... ce type de débat a toujours eu lieu dans l'histoire, lorsque le pouvoir était accaparé. Comme si le seul espace qui restait pour les professionnels dans les interdits peuplant l'organisation sociale résidait dans les possibilités d'innover en se détachant du voisin, en exacerbant l'individualisme.

C'est bien là le lieu crucial du problème : la cité n'est jamais le fait

d'un seul. Ni une architecture ni une addition de construction en elles-mêmes réussies ne font l'urbain. Le fait du prince non plus ne le fonde, s'il lui est arrivé d'imposer un style architectural. On peut avancer que la tristesse et la médiocrité de l'architecture française prise dans son ensemble sont pour l'essentiel le résultat de trente ans de spéculations immobilières et de profits exorbitants, trente ans de mauvaises solutions, de contestables programmes, d'interventions bureaucratiques, de planifications technocratiques, trente ans de décisions arbitraires, antidémocratiques.

Les deux millions de logements construits depuis l'après-guerre, les opérations de restructurations urbaines où ils se sont inscrits ont été conduits de manière autoritaire, sans débat, sans participation véritable – les enquêtes publiques ne constituant pas des procédures de consultations capables d'intégrer les intérêts de ceux qui vivent la ville. Le résultat est bien connu, il est désolant, il est inquiétant.

Le tissu urbain a partout cédé, la ville s'est hérissee des signes du répressif et du carcéral : barres et tours. La ville a été marquée à vif des signes mégalomaniques du nouveau pouvoir économique et culturel, triomphants : tour Montparnasse, tour Jussieu, front de Seine, Défense, Beaubourg. L'espace a partout éclaté : le temps, l'histoire ont été désunis ; les pratiques sociales se sont épargnées ; les échanges se sont anonymisés, les relations de voisinages se sont tendus dans l'inexpressivité ; à l'hétérogénéité de la ville, marque de son histoire et garantie quelque part de sa continuité, s'est substituée l'incohérence en tant que résultat des tentatives d'homogénéisation/uniformisation. La ville a domestiqué ses habitants, elle les a déterritorialisés : le droit de cité leur a été retiré. La ville dans son ensemble a cessé de fonctionner comme lieu de communication vi-



Photos: S. Sajja

## Le tissu urbain partout cédé. La ville s'est hérissee de signes du répressif et du carcéral

suelle. La ville est ouvertement, mais sans être toujours perçue comme telle, un instrument de domination – ce qu'elle a toujours été sans doute – mais en cette fin de siècle le consensus n'y est plus.

La ville ainsi constituée en machine répressive n'en reste pas moins lieu névralgique, lieu décisif, n'en continue pas moins de remuer la peur, lointainement enfouie, des classes dominantes. Le pouvoir se déifie de l'urbain qui est espace plein, donc dangereux et de l'urbanité

(l'usage démocratique de la ville) qui est ressort de luttes, luttes sociales, économiques, luttes politiques, luttes idéologiques, luttes intenses qui, par le fait de la fragmentation sociale, ne trouvent qu'épisodiquement les formes adaptées à la hauteur de leurs enjeux.

L'urbanité, savoir faire et savoir vivre, que cette section architecture de la Biennale de Paris tente de cerner sous des angles variés (sans tomber dans l'éclectisme radical) ne trouvera bien évidemment ses ex-

pressions qu'à travers les diverses formes de la lutte urbaine – entendue comme capable « d'exprimer » l'ensemble des luttes démocratiques. C'est d'ailleurs l'objectif que suggère Jean Nouvel dans l'une des introductions au catalogue de l'exposition (catalogue exemplaire de clarté et de rigueur dans la réflexion) : « *Le choix de l'urbanité pour thème de réflexion signifie clairement la volonté de sortir l'architecture du seul discours hermétique des spécialistes.* » C'est aussi ce que remarque

François Barré : « *Elle est d'abord l'urbanité* ce qu'en feront les habitants de la ville à travers des pratiques, des luttes, une sociabilité. »

Aussi, certains reculs du pouvoir sur ce front de lutte ou le fait que le président de la République a versé l'architecture au domaine réservé ou encore l'existence des « mille jours pour l'architecture » (qui patronne cette section de la Biennale) ne peuvent passer pour l'amorce du développement de l'urbanité – ils balisent tout au plus, avec plus de précision, le terrain d'intervention.

Et ce ne sont pas non plus les quelques actions ponctuelles/émollientes, répondant à la répulsion généralisée pour le béton/barre/tour, qui garantissent le rétablissement de la ville et de ceux qui la vivent dans leurs prérogatives. Comme le note justement François Barré : « *La ville musée, le quartier ancien réhabilité avec des manières d'anesthésiste et des attentions de garde-malade, les voies piétonnières éloignant systématiquement l'automobile et transformant la rue en jardin d'agrément pour dinettes scoutes et promotions des métiers d'art, ne nous paraissent pas augurer d'une urbanité vivante.* » Ces opérations, pour la plupart bienvenues, annoncées à grand renfort de publicité, et c'est l'une des spécialités de la mairie de Paris, s'inscrivent cependant dans une tactique de démagogie et de renforcement de la fragmentation urbaines.

Cette urbanité vivante, ce *désir d'urbanité*, il ne faut pas s'attendre à les trouver dans tous les projets ou réalisations présentes dans cette exposition (une soixantaine de projets/réalisations en provenance de quinze pays). Tous ne sont pas le résultat d'un débat avec les usagers ni d'une confrontation avec les réalités administratives/économiques de la construction. Il faut donc les prendre pour ce qu'ils sont, y compris les réalisations, comme des plans sur l'avenir, des objets à rêver, des petites machines stimulantes/simulantes/imaginaires. Les incipits de l'urbanité. Une entame de dialogue – et c'est sans doute là l'essentiel.

Pour s'en tenir à une réalisation en cours, on retiendra l'opération que mènent à Lille Bernard Reichen et Philippe Robert : le recyclage d'une ancienne usine en un programme de logements HLM et d'équipements publics (salle de spectacle, d'exposition, bibliothèque, église) : opération qui se situe entre « *on rase tout et on reconstruit sur un terrain vierge* » et le « *on garde tout et on ne change plus rien* ». Passionnant. Dans le même esprit de « récupération » ces architectes réutilisent certains composants de l'architecture existante (recupérés sur les chantiers de démolition) et les incluent dans des constructions neuves : ainsi : frontons, balcons, linteaux, allégés ouvrages « récupérés » serviront-ils au décor des façades d'un groupe de logement HLM en construction à Lille.

En 1908, Adolf Loos, ce *Robespierre de l'architecture*, publiait un manifeste *Ornement et crime*, où il exaltait le jeu des lignes géométriques pures. Alors ? Architecture criminelle que cette architecture de réemploi ? Aux urbains de juger...